

## LES RACINES ET LE MONDE

par Georges SION

Secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie Royale de Langue  
et de Littérature Françaises de Belgique

*Mesdames, Messieurs,*

Permettez-moi de vous dire d'abord combien je suis ému de prendre la parole après des personnalités comme Monsieur Nicolae Coman, Vice-Recteur de l'Université qui nous accueille; comme Monsieur Nicolae Cajal, Vice-Président de l'Académie Roumaine; comme Monsieur Grigore Zanc, le Préfet de Cluj qui est un peu notre hôte; comme Monsieur Mircea Muthu, Doyen de la Faculté des Lettres qui nous ouvre ses portes. Enfin, bien entendu, je dis ma gratitude à Madame Rodica Pop, qui incarne ici une activité féconde.

Avant même d'en venir plus précisément au visage qui nous rassemble aujourd'hui, j'aime rappeler tout ce que Madame Pop fait pour la littérature française, et l'extraordinaire activité qu'elle apporte notamment à une part des lettres françaises qui concerne mon pays, ce Centre d'Études des Lettres Belges de Langue Française qu'elle a créé et que l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises – qui est ma très chère maison – parraine et aide avec joie. Cours de Littérature française de Belgique, mémoire de licence et recherches consacrés à nos grands écrivains, traductions que Madame Rodica Pop a assurées comme celles de Jean Muno, d'Albert Ayguesparse, de Marie Gevers, d'Henry Bauchau, émissions de radio, entretiens littéraires: c'est du beau travail.

Ceci dit, aujourd'hui, voici que le champ est plus large, plus universel puisqu'il s'agit de Marguerite Yourcenar. Je mesure aussitôt

la présence mondiale d'un écrivain à qui m'attachent tant de liens et de souvenirs. Chaque année, des rencontres la rappellent ou l'étudient à travers le monde. Je suis certain qu'elle aurait été contente de savoir que Cluj y prenait place aujourd'hui.

Des voix hautement qualifiées vont dire, sur cette existence et sur cette œuvre, plus que je pourrais le faire. Je me sens ici un analyste ou un exégète fragile, qui s'abandonnerait vite à ses souvenirs ou à ses émerveillements, mais bien faible devant les apports de ceux qui vont éclairer ce colloque. Permettez-moi néanmoins de vous dire que chaque rencontre avec Marguerite Yourcenar, par la personne ou par la lecture, m'apportait à la fois quelque chose comme la dimension du monde et l'impression d'enracinements profonds.

J'avoue pourtant que ce n'était pas chez moi une conviction préalable où j'aurais trouvé comme naturellement ce que j'attendais. Mes premières lectures d'elle, au seuil des années 50, se limitaient à *La Mort conduit l'attelage*, dont j'avais aimé les nouvelles sans bien en situer l'auteur, et à *Feux* dont la force ardente m'avait frappé. Mais cela ne constituait pas encore pour moi un univers inaliénable, même si le monologue de Clytemnestre me paraît encore aujourd'hui une des plus belles pages de l'écrivain.

Sans doute avais-je lu aussi *Les Vagues*, de Virginia Woolf, et *Ce que savait Maisie* de Henry James, mais le génie de ces deux écrivains prenait toute la place. L'histoire de Maisie, traduite par Marguerite Yourcenar, avait paru avec une préface d'André Maurois qui ne citait même pas celle-ci. Avec *Les Vagues*, la découverte de la romancière de Bloomsbury m'était un choc, mais j'avais remarqué aussi telle réflexion de la traductrice qui avait pu, cette fois, écrire la préface.

Attentive à l'univers de Virginia Woolf, Marguerite Yourcenar citait aussi des éléments qui ressemblent à la fois aux racines et au monde dans la littérature britannique: "le sens amical de la vie journalière", ou plus loin, "cette érudition aisée, aussi aérée que possible, qui donne souvent aux grands essayistes de l'Angleterre l'air de se promener à l'intérieur des chefs-d'œuvre, aussi à l'aise dans leur

---

savoir que les touristes anglais vêtus de flanelle grise sous les colonnes du Parthénon.”

Tout ceci était encore chez moi peu de chose, mais Hadrien n'était pas loin. Ni non plus le soir où je rencontrerais pour la première fois celle qui nous mobilise tous aujourd'hui. C'était à Bruxelles, dans une admirable grande maison à deux pas de la Place Royale et du Palais des Beaux-Arts, où Jacques et Isabelle Errera recevaient leurs amis avec un faste délicat. Peu de demeures auront été à ce point, et sans aucune affectation mondaine, des foyers de la culture et de la pensée. Chacun y sentait à la fois ses racines et le monde.

L'entente, j'oserais dire en toute modestie l'amitié qui nous a liés dès ce soir-là, est restée comme un privilège de ma vie, non seulement parce que la passion d'écrire nous unissait, mais aussi par la confiante générosité que j'y retrouvai toujours.

Il ne s'agissait point pour autant, chez elle, comme chez moi, d'être d'accord sur tout. Ce premier soir que j'évoquais, j'étais son voisin. Nous avons parlé de théâtre. Elle m'a expliqué son différend avec ceux qui ont joué à Paris *Électre ou la Chute des masques*. Je sentais qu'il s'était produit en elle une sorte de rupture d'avec l'expression théâtrale à laquelle j'essayais de la ramener. Je lui ai parlé de la nouveauté qu'elle apportait au théâtre. Je lui ai dit: "La dernière réplique d'Oreste est extraordinaire. C'est lui qui a tué Clytemnestre et il frappera Égisthe, son complice. Celui-ci lui parle, lui explique le fait que sa liaison avec la reine était ancienne et qu'Oreste est né de cette liaison. Oreste le croit. Lui, qui voulait venger son père, allait-il frapper son véritable père? Après une courte hésitation, il le tuera en justifiant son acte par l'affirmation: «Je suis le frère d'Électre»<sup>[1]</sup>". J'ai dit à ma voisine que c'était là l'existentialisme même, cette vision selon laquelle l'être humain choisit son essence. Elle a souri. J'ai pensé plus tard que ma remarque ne l'a pas enchantée et ne l'a nullement ramenée au théâtre. Je crois qu'elle ne pouvait agir autrement, elle qui voulait rester, d'une manière tout à fait légitime, la maîtresse de ses ouvrages, même si elle les orientait vers l'autre ou vers le monde. Pour qu'il existe

[1] Marguerite Yourcenar, *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1981, p. 76.

au-delà de l'écriture, le théâtre doit devenir, à divers degrés, une collaboration. Quelque chose, en elle, résiste avec obstination à cette collaboration.

Les gens de théâtre de haute qualité ont rêvé de pouvoir mettre en scène un roman ou un récit yourcenarien. L'un d'entre eux m'a prié un jour d'intervenir auprès d'elle en ce sens et je l'ai fait. Elle m'a répondu tout de suite: "Sois un véritable ami. Dis toujours non de ma part".

Quand le cinéma s'est intéressé lui aussi à l'auteur, elle a estimé non réussie la réalisation du *Coup de grâce* par Volker Schlöndorff. André Delvaux a réussi cependant à vaincre sa méfiance quand il a pensé à un film inspiré par *L'Œuvre au Noir*. Leurs échanges sur ce projet ont été longs et minutieux, et Marguerite Yourcenar est venue à Bruxelles pour consulter Suzanne Lilar, à la fois grand écrivain et grande amie, pour qui André Delvaux avait transposé, dans *Benvenuta*, le roman qui s'appelait *La Confession anonyme*. Pour Marguerite, Suzanne était aussi les racines et le monde.

Soit dit en passant son amicale confiance avait parfois des gestes qui ressemblaient à des largesses de l'esprit. Je ne saurais oublier ces jours de 1965 où je lui avais demandé dans une lettre si elle acceptait de me donner quelques pages pour la *Revue Générale*, une publication mensuelle que je dirigeais et dont je m'occupe toujours. Sa réponse n'avait pas tardé: des États-Unis, elle m'envoyait une vingtaine de pages dactylographiées. Elle me disait qu'il s'agissait d'une œuvre en cours d'élaboration, dans laquelle elle avançait en tâtonnant, n'ayant même pas encore décidé du nom de ses personnages, mais que si j'y trouvais une séquence qui tienne debout, elle était à nous.

Ainsi parut dans la *Revue*, en juin 1965, un texte que nous avions intitulé "Les temps troublés". Trois ans plus tard, ces pages faisaient partie de *L'Œuvre au Noir*. Elle devait encore donner à la revue *Empédocle d'Agrigente*. Mais j'aime rappeler un trait insolite de cette précieuse collaboration. Dans le premier envoi, j'avais donc repéré les pages qui formaient un certain ensemble, et j'avais demandé à l'écrivain, pour la clarté du récit, de pouvoir appeler

*monseigneur* un personnage encore anonyme chez elle et qui me paraissait homme d'Église. Quand elle m'envoya *L'Œuvre au Noir* en 1968, elle avait ajouté, dans sa dédicace: "Vous remarquerez que le personnage ecclésiastique est resté simplement «monseigneur» comme vous l'avez suggéré. J'aurais pourtant aimé savoir son nom...".

\*

Vous ne vous étonnerez pas, je l'espère, si j'évoque ici l'élection de Marguerite Yourcenar à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. D'abord, parce que l'Académie est fière de cette élection et d'une séance de réception qui a marqué la mémoire de ceux qui l'ont vécue.

Rappelons d'abord que lorsqu'il préparait la création de l'Académie, voici trois quarts de siècle, le ministre Jules Destrée avait voulu lui donner des caractères novateurs: accueillir les femmes puisque la littérature leur devait tant de richesse, et compter dans ses quarante membres dix écrivains francophones étrangers, quelle que soit leur nationalité. C'était voir à la fois la réalité profonde de la création littéraire et la francophonie avant que le mot existe.

Les applications de ces objectifs n'avaient pas tardé. En 1921, l'Académie élisait Anna de Noailles, dont on a plaisir à rappeler ici les origines roumaines, et c'est Colette qui lui succédera en 1935. En 1955, l'Académie fera un autre signe à la Roumanie en élisant Marthe Bibesco, dont la voix se brisait plus tard lorsque nous parlions de Mogoșoaia. Et quand Marthe Bibesco nous a quittés, c'est Mircea Eliade qui lui a succédé. Par notre choix, car les candidatures sont interdites, nous estimons qu'il ne faut pas forcer un écrivain à un tel geste.

Revenons à Marguerite Yourcenar. Lorsque nous l'appelons parmi nous en avril 1970, elle a la nationalité américaine, comme l'avait Julien Green quand nous l'avions élu en 1951. Il a fallu à l'Académie française des ressources juridiques pour attribuer en

outre, à l'un puis à l'autre, la nationalité française, donnée préalable à leur élection.

En tout cas, la séance de réception pour l'auteur des *Mémoires d'Hadrien*, le 27 mars 1971, aura été un événement mémorable, et notamment pour la féminité. Coïncidence, en effet: l'Académie remettait, par la même occasion, un Prix Nessim Habif, récompense importante destinée à un écrivain francophone non français. Maurice Genevoix, Secrétaire perpétuel de l'Académie française et grand ami de notre maison, avait ainsi proclamé, au nom du jury, Anne Hébert, la très belle romancière de Québec. La directrice de l'Académie cette année-là était Suzanne Lilar, qui présidait donc la séance. Autre présence féminine: la Reine, grande amie des Lettres, honorait la cérémonie de sa présence. On ne pouvait vraiment pas dire, ce jour-là, que l'Académie ait jamais été antiféministe...

Mais un autre trait de cette séance (pour laquelle le public était si nombreux qu'il avait fallu louer le Théâtre National) nous ramène aussi à l'idée qui me guide ce matin: les racines et le monde. Non point parce que la circonstance ramenait Marguerite Yourcenar dans sa ville natale: nous savons qu'elle l'a quittée quelques jours après sa naissance. Mais, à l'Académie, elle succédait à un autre Américain, Benjamin Woodbridge, qui avait écrit des ouvrages en français.

Le paradoxe pouvait paraître au premier abord ceci: notre nouvelle élue venait à Bruxelles de la côte est des États-Unis, pour évoquer un autre Américain qui avait enseigné dans une université de l'ouest et qu'elle n'avait jamais rencontré. Autre paradoxe: Benjamin Woodbridge avait écrit, en français, sur des romanciers belges comme Georges Eekhoud ou Camille Lemonnier. Il avait même parlé d'Octave Pirmez, un personnage de la famille maternelle de Marguerite. Plus tard, engagée dans ce qu'elle appellera *Souvenirs pieux*, elle reviendra à lui avec un mélange d'estime et de réserves. Peut-être trop penché sur lui-même, Octave Pirmez lui semblait-il trop attaché aux racines, alors que son frère, qui n'écrivait pas, se sentait assiégé par les problèmes du monde.

On a parfois envie, parlant d'elle, de l'appeler une implantée

---

voyageuse. Elle qui va courir à tant de cultures ou de pensées sur les terres et les mers, elle ne peut s'empêcher, dans toutes les différences, d'en rechercher aussi le terreau, de dépasser toujours les plaisirs de l'exotique ou du cosmopolite pour retrouver une profondeur, qu'elle soit de l'espace ou du temps. Les *Mémoires d'Hadrien* ou *L'Œuvre au Noir* le montrent bien en allant toujours au-delà des évidences et des événements. Mais une même démarche est là pour les *negro spirituals* de *Fleuve profond*, la Grèce de Cavafy ou le Japon de Mishima.

Si j'essaie de me rappeler ses messages d'itinérante, je pense à telle carte qu'elle m'envoyait du mur d'Hadrien en Grande-Bretagne, des mers gelées de l'Alaska où elle cherchait le silence, du Saint-Laurent où elle voulait voir les baleines, de Tokyo où elle cherchait les secrets de Mishima. Mais je sais aussi qu'elle écrivait de Belgique à travers le monde lorsqu'elle passait chez nous.

À cet égard, et sans vouloir gonfler en rien la place de la Belgique dans sa vie et son œuvre, je crois pouvoir dire qu'une certaine information parisienne la diminue. Ignorance ou calcul? Je n'oserais en décider. Qui sait hors de Belgique, par exemple, que le premier grand entretien télévisé avec Marguerite Yourcenar à Petite Plaisance a été remarquablement réalisé par Philippe Dasnoy pour la télévision belge en 1974? Ainsi en va-t-il aussi de certains séjours à Bruges, lorsqu'elle séjournait chez une amie merveilleuse, Germaine Faider.

J'aime rappeler en passant que celle-ci, avant de se retirer à Bruges, avait été la conservatrice du très beau musée de Mariemont, dans le Hainaut. Il y a pas mal d'années, une nuit de Noël, un terrible incendie y avait éclaté. Elle avait appelé ses enfants et ses collaborateurs en leur disant: "Sauvons les collections, tant pis pour la maison!" Il n'y avait pas que Bruges. Marguerite Yourcenar allait à la mer du Nord, où la réserve naturelle du Zwin s'insère miraculeusement dans une côte surdéveloppée. Le Zwin lui était très cher et elle a pensé à son avenir dans son testament.

Et pourquoi ne pas évoquer aussi ce voyage au Kenya à la fin de 1983? On sait que notre amie, après une conférence à l'Institut

français de Nairobi, est renversée par une auto. Les journaux signalent son hospitalisation. Quelques semaines plus tard, lors d'une cérémonie à Bruxelles, le Roi Baudouin (dont le départ l'été dernier a bouleversé la Belgique et ému le monde) vient soudain vers moi: "Monsieur Sion, avez-vous des nouvelles de Madame Yourcenar? Nous y pensons beaucoup". Je réponds que je la croyais rétablie et sans doute rentrée en Amérique, mais il me dit qu'il est toujours inquiet. Trois jours plus tard, lors d'une autre rencontre fortuite, il vient vers moi, visiblement heureux: "Monsieur Sion, je me suis informé par nos ambassades. Madame Yourcenar est sortie de clinique, elle va passer sa convalescence à la résidence de notre ambassadeur à Nairobi". Lien et distance à la fois: c'est encore un peu les racines et le monde.

Il va de soi que nous étions réjouis de voir notre amie élue à l'Académie française. Elle était nôtre depuis dix ans et nous savions que son entrée au quai de Conti était plus, pour elle, qu'un simple honneur littéraire: une manière de justice rendue. Peu avant Paris, elle avait passé quelque temps en Belgique. Une fin d'après-midi, elle me téléphone. "J'ai trois soirs à Bruxelles. Il y en a un pour Carlo Bronne, un pour Suzanne Lilar et un pour vous. Êtes-vous libre ce soir?"

Deux heures plus tard nous sommes dans un restaurant du cœur de Bruxelles. Elle m'avait demandé, en effet, de l'emmener près de la Grand-Place. Elle avait ajouté: "Je me suis juré de retraverser la Grand-Place à pied chaque soir". Quand je retrouve aujourd'hui ce lieu magique, je revis ces minutes où je lui avais pris le bras pour marcher lentement dans une sorte d'extase heureuse.

À table nous avons parlé de l'Académie française et de la grande séance proche. Je lui avais demandé: "Aurez-vous l'épée?" Elle avait crié "Non!" si fort que des dîneurs avaient cru à une dispute. Elle avait mis sa main sur la mienne avec un grand sourire, ce qui avait rassuré nos voisins. Connaissant les rites de la glorieuse Maison, je lui avais dit: "Vous aurez tout de même le tambour...". Elle répondait à voix basse: "J'espère que non...". Le 22 janvier 1981, les gardes républicains prenaient place au-dessus de

---

l'escalier: elle aurait le tambour pour saluer son entrée et celle de ses confrères...

Au fil de mon exposé, j'ai cité Carlo Bronne qui l'avait reçue à l'Académie par un discours remarquable. Une vraie amitié les unissait et saisissait toutes les occasions de se manifester. Dans son discours d'accueil, il avait noté les signes d'un esprit inquiet, dont la lucidité paraissait souvent une forme de pessimisme. Mais il avait dit aussi:

Je m'en voudrais qu'on pût déduire de ce commentaire que le magnifique écrivain que nous avons le plaisir d'accueillir ne s'est arrêté qu'à l'aspect négatif de l'histoire. Que de pages disent dans une langue incomparable la joie de vivre dans un site accordé à l'âme, la douceur d'aimer les êtres et les choses. Celui qui nourrit des aspirations aussi vives à la paix et à la justice ne désespère pas; ses découragements attestent la vigueur de sa foi. Mais il y a des époques où la patience se lasse [...].

Cette exigence lucide devant ce qui la déçoit, c'est aussi une autre manière, chez Marguerite Yourcenar, d'incarner ses racines et le monde. Et puisque je viens de citer Carlo Bronne, je rappellerai qu'elle l'avait remercié pour son discours d'accueil en citant notamment un de ses livres, *Le Promenoir des Amis*, où il avait évoqué entre autres des écrivains disparus qu'il aimait beaucoup. Carlo Bronne est mort le 25 juillet 1987. Peu après, je recevais de Petite Plaisance un message ému où elle disait notamment: "Notre ami Carlo Bronne est lui aussi maintenant dans *Le Promenoir des Amis*...".

Elle l'y rejoignait quelques semaines plus tard. Nous savons tous qu'elle y restera.

Je vous remercie.

